Edition de Samedi 12 Juillet.

GRANDES NOUVELLES.

Intervention pour la paix.

APPEL DE 300,000 HOMMES

RENFORTS A McCLELLAN.

Richmond, 6 juillet.—L'*Enquirer* a des journaux de Baltimore du 4, contenant les nouvelles suivantes :

Le correspondant à Washington du New-York *Herald* dit que le gouvernement fédéral a reçu avis des ministres de deux grandes puissances européennes que la guerre doit immédiatement cesser.

Le *N. Y. Evening Post* dit que Lincoln a lancé une proclamation pour demander 300,000 hommes de plus.

Le *Times* dit : maintenant il n'est plus douteux que l'armée fédérale n'ait subi un sérieux revers et qu'elle soit dans un péril imminent.

Les fonds ont subi une forte dépression à la Bourse de New York, mercredi. Le change sur Londres étant à 112 1/4.

Petersburg, 5 juillet.—Les Yankees ont emporté plus de 500 des leurs, tués ou blessés à Shirely, et ont laissé plus de 100 blessés qui sont tombés en nos mains samedi.

Nouvelles d'Europe plus récentes.

Le steamship Nova Scotia est arrivé à New York, avec des nouvelles d'Angleterre jusqu'au 22 juin.

On dit que l'affaire "Emilie St Pierre" a *été réglée*. Le correspondant du *Constitutionnel* de Paris, regarde la médiation de l'Europe dans la guerre américaine, comme n'étant qu'une question de temps, par cela que l'opinion publique en France et en Angleterre tend graduellement vers ce but.

Dans la chambre des Communes la motion de M. Lindsay à l'égard des relations du gouvernement anglais avec celui d'Amérique, faisant des vœux pour que la Confédération du Sud soit reconnue, puisqu'il devient apparent qu'elle a achevé son indépendance, a été ajournée jusqu'au 11 courant (juillet).

Dans la chambre M. Hepward a déclaré qu'il prononcerait, au 1er juillet, une résolution à l'effet de démontrer qu'il est du devoir du gouvernement anglais de prendre toutes les mesures qui n'enfreindraient pas les convenances de la paix, pour faire terminer la guerre américaine.

Dernières nouvelles du Tennessee

Knoxville, 9 juillet.—On a reçu aujourd'hui la nouvelle que l'armée de Buel est à traverser le Tennessee à Laws Landing à huit milles de Gauterville, comté de Jackson, (Ala.).

On ne sait s'il va à Rome, en Georgie, ou s'il a l'intention de retourner à Chattanooga en arrière par la vallée de Will.

On rapporte que les forces fédérales de Morgan vont de Cumberland Gap au Kentucky.

Richmond, 9 juillet.—Les journaux de Baltimore du 8 reçus ici, contiennent les nouvelles suivantes :

Au sénat, Chandler du Michigan, a dit que Stanton se devait pas lancer l'armée dans les marais de Chikahominy, c'est là, a t il ajouté, un cas grave de criminalité, et qui devrait faire peser sur le criminel une exécration éternelle. Le criminel est on Abraham Lincoln ou George B. McClellan.

Il n'y a pas de coupable en troisième ligne. Suivant lui, le criminel devrait subir l'extrême pénalité de la loi.

Stanton est impitoyablement dénoncé par le *Herald*.

L'or à New York est à 110 1/4. Les exportations d'espèces depuis le 1er janvier jusqu'à ce jour, s'élèvent à $31,000,000, contre $5,000,000 à la même époque, l'an passé.

Les Prisons d'Orléans se sont retirés de l'état-major de McClellan.

On a des nouvelles de Richmond par des rapports confidérés jusqu'au 10.

LA GRANDE BATAILLE DEVANT RICHMOND

Nous continuons à emprunter au *Bulletin* les détails fournis par un journal de Mobile du 6 juillet sur les huit journées de batailles livrées devant Richmond. Voici d'abord le compte-rendu du *Richmond Examiner* :

Cinquième journée.

Après se défaite à Cold Harbor, l'ennemi retraita sur la rive du Chickahominy qui se trouve du côté de Richmond, et, abandonnant son camp fortifié sur la rive est, continua à se retirer vers la rivière James.

Dans les journées de samedi et de dimanche (28 et 29 juin) nos forces, se sont activement occupées à chercher l'ennemi fugitif. Dimanche matin les divisions des généraux Hill et Longstreet ont traversé le Chickahominy et ont employé toute la journée à poursuivre l'ennemi. Les dispositions prises ont amené en face de l'ennemi la division Longstreet, appuyée par celle de Hill, consistant en six brigades. Longstreet avait les six brigades de son ancienne division.

Lundi, vers quatre heures de l'après-midi, le général Longstreet ayant été mandé ailleurs, le commandement de sa division fut pris par Hill qui, avec ses deux divisions, engagea l'ennemi dans la soirée. La position de l'ennemi était à cinq milles au nord est de Darbytown, sur la route de New Market. La bataille se livrait dans une plaine couverte de pins, à l'abri desquels l'ennemi était habilement posté.

Lorsqu'on s'avança sur l'ennemi, des batteries comptant 16 gros canons ouvrirent le feu sur le colonne d'avant-garde de Hill. Nos troupes continuant à pousser héroïquement en avant étaient à peine à portée de mousquet que les masses de l'ennemi formant plusieurs lignes de bataille, ouvrirent un feu terrible et bien nourri de mousqueterie. Nos troupes n'auraient pu combattre avec plus d'acharnement. Jamais une plus glorieuse victoire ne fut arrachée dans des circonstances plus désespérées et plus menaçantes.

Cet exploit fut accompli sans artillerie, car dans les deux divisions commandées par Hill il n'y avait qu'une batterie qui ne put être mise en position. Pas à pas l'ennemi fut repoussé, ses canons pris et le terrain couvert de ses morts. A huit heures et demie nous avions pris tous ses canons, et, continuant à avancer, nous l'avions chassé à un mille et demi du champ de bataille.

Mes forces avançaient toujours sur l'ennemi en retraite. Il était alors 9 heures et demie et il faisait très obscur, quand soudain une lueur de feu enveloppa le front de notre avant garde. L'ennemi avait fait une autre halte pour nous recevoir et il était évident que tout un autre corps d'armée avait été amené pour disputer la fortune de la nuit, et que les plus fortes colonnes de l'ennemi étaient être jetées contre la petite force de Hill. La perte de notre côté fut terrible.

La situation ne permettant plus de poursuivre l'ennemi fugitif à cause de l'arrivée de ces forces supérieures, le général Hill se retira lentement. A ce moment, voyant leurs adversaires se retirer, les yankees sur toute la ligne poussèrent les cris les plus étourdissants. Ils furent répétés de distance en distance par les mêmes qui sur une longueur de plusieurs milles supportaient le front de McClellan. C'était un moment où le cœur du plus ferme commandant serait pu faiblir. La situation du général Hill était assez désespérée qu'elle pouvait l'être, et exigeait pour la relever du courage et une présence d'esprit que les circonstances environnantes n'étaient pas de nature à inspirer. Ses forces avaient combattu cinq ou six heures sans renforts. Toutes ses réserves avaient été prises par à l'action.

La brigade de Wilcox, qui avait été presqu'anéantie, se retirant à l'arrière. Se portant rapidement vers la position de cette brigade le général Hill, à force d'éloquence, réussit à l'amener sur le front pour arrêter la marche d'un ennemi alors plein de confiance. S'inspirant de l'esprit qui animait leur commandant, nos braves les amis firent un nouvel effort et se portant en face de l'ennemi réjouissant à ces cris pour des cris plus formidables. A cette démonstration l'ennemi supposa prévenir de renforts considérables, il cessa d'avancer. Il était dix heures et demie. Le marche de l'ennemi avait été arrêtée, et la bataille—une des plus remarquables, des plus longuement disputées qui aient eu lieu—fut terminée par la conjonction du reste du jour dans les circonstances les plus difficiles, car l'ennemi bien qu'ayant reçu des renforts considérables ne réussit pas à reprendre le champ de bataille.

La plus triste preuve des exploits accomplis par les deux divisions de Hill c'est que *sur une force de quatorze mille hommes amenée au combat vendredi soir il ne peut probablement y mettre en ligne plus de 6,000 fusils.*

Sixième journée.

Les résultats complets de la bataille gagnée lundi soir par le général Hill ne furent connus que le lendemain matin quand on vit que l'ennemi battait en retraite, se dirigeant par une ligne oblique vers la rivière James, ce que pour la première fois il y avait des indications évidentes d'une retraite précipitée et désastreuse, dans une direction coïncidant à la rivière du côté des ennemis près de City Point.

Il parait, d'après les renseignements que nous avons pu obtenir à une heure grande que nos forces qui conduisaient la poursuite—les divisions Jackson et Hagar—atteignirent les colonnes ennemies en retraite vers huit heures du matin. Les forces de Jackson attaquèrent le flanc gauche de McClellan sur la route qui suit la rive ouest de Chickahominy, du pont Bottom, au long point, à un point à 17 milles de Richmond, traversée Magruder et Huger, plus tard, tombèrent sur son flanc droit. On se battait encore à neuf heures du soir, l'ennemi essayant de gagner la rivière en traversant nos lignes qui l'avaient de nouveau dépassé. On dit que le général de brigade Fitz St John Porter est au nombre des prisonniers que nous avons faits.

Le soir on entendait distinctement une forte canonnade dans la direction de la rivière James, et on supposait naturellement qu'elle venait des canonnières ennemies qui couvraient la retraite de l'armée de McClellan. Il ne paraît pas douteux que les canonnières ennemies n'aient été engagées avec la brigade de Holmes, et qu'un certain nombre de transports fédéraux sont dans la rivière avec des renforts qui peuvent être une partie des forces de Burnside. Il n'y a pas eu de tentative pour renforcer McClellan avec les troupes qui sont à bord des transports, ce qui corrobore la conclusion que le général en chef des fédéraux sent que la bataille est décidément perdue, et que ce seule inquiétude est d'effectuer sa retraite.

Autres détails.

Les détails suivants sont empruntés à l'*Enquirer Extra* du dimanche :

Nos généraux ayant mis un désordre le centre de l'armée fédérale et les chefs de cette armée voyant qu'il n'y avait plus pour eux de chances pour ils étaient complètement cernés, dit on, se dirigent immédiatement vers leurs canonnières sur le Pamunkey ; mais alors grande surprise et horreur, ils ne virent pris au filet par l'indomptable Jackson et un brave armée. Ils retraversèrent alors les marais dans la plus inextricable confusion et se mirent à fuir vers leurs canonnières du James River, suivis de près par Jackson, Hill et Longstreet. L'autre moitié de l'armée fédérale est représentée comme complètement entourée par nos troupes, Magruder sur un centre, Holmes sur sa droite et Hill (le Bethel) et d'autres généraux sur ses derrières. L'ennemi était employé activement, samedi, à renforcer ses fortifications, afin ses devants et sur ses derrières, de manière à résister, si cela était possible, à l'attaque combinée de nos forces ; son arrière garde se trouvant alors incapable de faire face à une attaque vigoureuse.

Le même journal enregistre ainsi les résultats jusqu'à ce moment.

Nous avons chassé l'ennemi de toutes ses plus fortes positions au nord de Chickahominy. Nous avons de notre côté la gloire d'une série de victoires, qui a complètement déconcerté l'ennemi et anéanti ses plans. Nous avons rétabli les communications sur les chemins de fer de Fredericksburg et du centre, coupé l'ennemi de ses principales avenues pour s'approvisionner et pour faire retraite, détruit ses communications télégraphiques et prés possession du chemin de fer d'York River ; nous avons capturé en entre les dernières mailles de Baltimore envoyées par cette ligne.

Quatrième journée.

McClellan, réalisant le fait qu'il était privé de ses moyens principaux d'approvisionnement, par la voie des rivières York et Pamunkey, commença à évacuer les positions qu'il occupait de ce côté-ci du Chickahominy, et il opéra ce mouvement vendredi dans la nuit. Pendant toute la journée du samedi, la nuit de samedi et la journée du dimanche il fut engagé à dominer sur ses forces nations et à faire transporter ses pièces de siège, ses munitions. Des amoncellemens de provisions, avec beaucoup d'équipages de camp, furent détruites.

Une grande bénédictine, d'un moins trente pieds de haut, et avec une base de cent pieds de diamètre, fut trouvée par nos troupes, au moment où on venait d'y mettre le feu. Il était une mosaïque de bœuf, de café de sucre, de sel, de lard, amas de combustibles habilement arrangés. La chaleur était déjà devenue si grande qu'on ne pouvait approcher de la brûlante pyramide.

La évacuation, autant qu'on en peut juger, a été opérée avec habileté et en bon ordre. L'artillerie et les munitions furent emportées. Une forte arrière-garde faisait face à nos troupes et les retenait quelque lentement.

La grande bataille du jour eut lieu le soir, près du chemin de fer d'York, à quelques trois milles du champ de bataille des Sept Pins. Le général Magruder commença l'attaque vers quatre heures, en avançant sur les retranchements yankees. La première ligne fut enlevée après un engagement très vif, et l'ennemi fut obligé de se rentier sur une autre. Attendant seulement assez pour mettre l'artillerie en place, cette seconde ligne fut aussi attaquée, et ainsi de suite jusqu'à ce que les ennemi forts furent occupés, les Yankees fuyant dans le plus grand désordre.

Le feu continua jusqu'à dix heures du soir et la bataille cessa alors. Les Yankees ont eu beaucoup de mal à se retirer, et ont défendu le terrain pied à pied, mais ils n'ont pu soutenir le choc de nos troupes. Ils ont éprouvé des pertes énormes : 175 d'entre eux étaient étendus morts sur le champ de bataille, et 800 ont été faits prisonniers. Notre perte a été faible, bien que plus d'un brave ait souffert.

Après avoir détruit les lignes du chemin de fer et du télégraphe, et chassé les Yankees de ce côté-ci du Chickahominy, Jackson traversa aussi le cours d'eau et s'élança à leur poursuite, mais : 175 d'entre eux étaient étendus morts sur le champ de bataille, et 800 ont été faits prisonniers. Notre perte a été faible, bien que plus d'un brave ait souffert.

Après avoir détruit les lignes du chemin de fer et du télégraphe, et chassé les Yankees de ce côté-ci du Chickahominy, Jackson traversa aussi le cours d'eau et s'élança à leur poursuite, Longstreet, et Hill étaient en position à Charles City. Le général Magruder était allé renforcer Longstreet pour l'aider à harasser la retraite. Pendant que Magruder poursuivait avec succès "l'ennemi au pied du mur" sur le bord du Chickahominy, le redoutable Stuart n'était pas moins heureux pour diriger les plans du jeune Napoléon sur le côté nord S'élançant dans la direction de White House, sur le Pamunkey, il réussit à envelopper 2500 hommes de la grande armée de l'Union en cet endroit.

Cinquième journée.

Lundi, nos troupes poursuivirent l'ennemi dans son mouvement de retraite ; les soldats fédéraux, ceux surtout qui formaient l'arrière-garde, paraissaient complètement désorientés. Ils arrivèrent de tous côtés dans les épaisses forêts de Chickahominy, sans faisle ni sans à dos, beaucoup même sans képis. Le Dr Thomas Carpenter résuma avec deux de ses amis à ramasser une cinquantaine de ces hommes ainsi dispersés et affolés. D'autres prisonniers furent faits de cette manière, et on amena constamment à Richmond, pendant la journée de petits détachements de douze ou quinze soldats.

Le même jour, une division de la cavalerie du général Stuart, s'empara de plusieurs transports sur la rivière Pamunkey près de West Point, et les détruisit.

Le *Petersburg Express* de mardi, annonce que dans la soirée des débris de l'armée de McClellan, furent repoussés jusqu'à la rivière, en face de la rive de Chesterfield et en amont de Bermuda Hundreds. Les canonnières étaient mitraillées, les morts s'amoncelaient par centaines. Les canonnières fédérales ayant remonté la rivière pour prendre part au combat, l'artillerie confédérée plaide à une petite distance et attachée à la brigade de Holmes, ouvrit le feu contre elles et leur prouva d'une manière éloquente que s'il y avait des coups à recevoir, il en avait aussi à donner. Les soldats, alités ne purent longtemps résister à notre attaque et elles descendirent jusqu'à Turkey Island, où notre artillerie, de l'autre côté de la rivière, les suivit et continua le combat. A six heures, les fédéraux fuyaient le long de la rive nord de la rivière, mais ne semblaient pas vouloir s'éloigner des canonnières dont le feu les protégeait. Lorsque notre correspondant quitta le champ de bataille, la canonnade était interrompue, et les confédérés ne paraissaient pas disposés à abandonner la poursuite.

Un steamer venant d'Old Point avec des troupes remonta la rivière pendant la journée et toucha à Carter's Wharf, mais il ne jugea pas prudent de s'y arrêter pour débarquer son monde. Quatre transports fédéraux descendaient la rivière dans l'après-midi avec des troupes de l'armée de McClellan.

Sixième journée.

Mardi matin, de bonne heure, la division de Magruder s'avança de nouveau à la rencontre de l'ennemi. De trois heures de l'après-midi à neuf heures du soir, une force ennemie se fit remarquer dans la direction de James River, à environ douze milles au-dessous de Richmond. McClellan, dit le *Waig*, ne se bat plus maintenant que pour assurer sa retraite ; nous pouvons, nous, nous pourrions le voler de ses dépôts, l'affamer et le forcer de se rendre ; ou bien, si c'est possible, pour tailler son armée en pièces et la détruire complètement. McClellan, l'homme qui devait nous pousser au mur, fait tous ses efforts pour éviter un engagement général et manœuvre avec beaucoup de tact et de jugement pour opérer sa retraite.

Deux ou trois cents fédéraux faits prisonniers le matin sont arrivés à Richmond dans la soirée.

POUR LE HAVRE.

Le bateau-vapeur-français ALCYON, étant vaillant, capitaine Lemoine, partira sous peu. Pour fret ou passage (beaux aménagements), s'adresser à S. FLASSAN, Rue Vieil-le-Levée, Nos 36 et 40

POUR NEW-YORK.

Le steamer ROANOKE, capitaine Cotsch, partira pour New-York, samedi, 12 juillet. Pour passage à la chambre et fret, s'adresser à WARNEKEN & Co, 41, rue de l'Union.

4 juil—7f

POUR LA HAVANE.

LA belle goélette anglaise VIRGINIA ANTOINETTE, bon voilier, grand un chargement et partira sous peu. Pour passage seulement (excellents aménagements), s'adresser à bord, au pied de la rue St-Louis, ou à JOSEPH KELLY, Rue Gravier, No. 86.

5 juillet—6 f

POUR LE HAVRE.

Le navire ha voiliers LA MANCHE, capitaine Boutiles, est maintenant en charge pour le dit port et partira incessamment Pour fret et passage s'adresser au capitaine sur bord

FERRIER & REIMONENG, No 6 rue Carondelet.

27juin—1f

RHUM ET ALCOOL.

RAFINERIE de la Louisiane. Continuant en vente en quantité le meilleur rhum des Antilles.

LAUVE & LEBLANC, 77 et 79, rue Toulouse

11 fév—

RUM ET ALCOOL.

A vendre par T. LANAUX, No 15, rue Conti.

17juin—1m

FEUILLETON.

LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE.

Par Clémence Robert.

XV.

LA PRISON.

Le jour se lève bientôt après sur cette grande ville, ses premières clartés trouvent les quatre condamnés enfermés à Blaise et réunis dans le même cabanon, d'après la permission qu'ils en ont reçue.

Jamais une amitié plus intime, plus profonde, ne se peignit dans leurs regards, dans leur pose mélancolique sans être abattue, et où ils semblaient s'appuyer l'un sur l'autre. Il faut avoir été uni par tous les liens du passé, avoir vécu de la même existence, et, être prêts de mourir ensemble pour savoir ce que c'est d'aimer.

Goubin a eu un courage toujours calme, souriant ; Poumier regarde au soin du ciel et rêve en silence ; Maouli trouverait en lui seul assez de force pour braver les terreurs de la mort, mais il pense à Lambert *qui le sauvera*. A Gilberte, dont le silence atteste l'oubli, et ces images aident à son détachement de la terre.

Cependant les trois jeunes gens se tiennent un peu dans l'ombre du cabanon. Il est déjà tout entre les impressions de la mort : le silence, l'obscurité de cette voûte qui ressemble à un tombeau, le bruit lointain de la ville, le mouvement du monde qui existe pour les autres, et auquel ils ne doivent plus se mêler, le ton radoucl des gardiens de la prison, qui les avertit sans cesse de leur sort par les ménagements réservés aux condamnés à la peine capitale, par le prisonnier qui s'entretient de ses parents à ce jour vingtième année.

Peut-être quelque regret de la vie se mêle-t-il à leur immuable fermeté, peut être cherchent-ils l'obscurité pour qu'on ne voie pas la pâle image qui voile par instants leurs traits.

Boriss seul est sous le rayon de la fenêtre ; il peut affronter le grand jour.

Son beau visage, aux traits réguliers et de lignes antiques, est empreint de la force d'âme qui s'allait autrefois à ce type consacré. Son vœu est accompli, il va mourir pour la France, il lui semble que ce moment prendre possession de sa destinée. La sympathie dont le peuple l'entourait pendant tout le cours du procès, lui prouve qu'il va laisser au grand exemple, que son martyre fécondera la foi patriotique, et avancera le succès de quelques années ! Ce est tout ce qu'il veut, le triomphe de la sainte cause ! Pat lui importe que jeune sergent qui s'est appelé Boriss sur la terre ! Que la cause de la liberté marche, et que les hommes renversés sur sa route ne soient comptés pour rien !

On apporte le repas des prisonniers.

Cette approche de la mort que la Providence dérobe par pitié aux hommes se fait sentir tout entière aux victimes des hommes ; mais la plus cruelle épreuve pour le condamné est celle qui rappelle la vie matérielle, car elle là va faire, tandis qu'on peut encore croire en celle de l'âme.

Goubin, peut-être pour empêcher ses compagnons de s'arrêter à de semblables pensées, se hâte de servir le déjeuner. Et comme en ce moment il rappelait les souvenirs de la dernière séance, le plus jeune des sergents continue :

—Savez vous, mes amis, qu'on nous a fait monter bien rapidement en grade !

—Comment cela ? demandent ses compagnons.

—Oui, dit Goubin ; jusqu'ici la restauration n'avait condamné mort pour rébellion que des généraux ou des officiers supérieurs, et nous, simples sergents, on nous met au même rang.....Cette condamnation nous donne l'épaulette.

—Je n'est pas aussi que nous pensions le galon, dit Poumier, rapportant les projets d'avenir qu'ils formaient : quelques mois auparavant. Mais n'importe, que ce grade donné par l'échafaud, soit le bienvenu !

—Eh ! mon Dieu, dit Boriss d'une voix profonde, si nous l'eussions acquis à la longue sur les champs de bataille, qui sait par quelles souvent après un idéal qui me faisait oublier les plus belles, les plus nobles réalités.

—Pouvions-nous t'aimer moins, parce que tu en étais plus digne ? dit Poumier.

—Je ne sais, répondit Boriss ; j'avais vu en toi cette passion pour ton pays, que tu cachais avec la pudeur d'une qui accompagne toute passion profonde. Et en ce moment encore je la sens en ton cœur ; je vois que pour toi qu'aucun martyr des ces temps tu es fier, tu es heureux de mourir pour ta foi.

—Ah ! c'est vrai, dit Boriss avec un accent de simplicité héroïque.

—Eh bien ! dit Goubin en souriant, je parle pour nous trois, et je viens prétendre que nous te te le cédons un rien. Il y a la même force d'âme à dédaigner la vie, où à la regrever franchement et à la perdre sans se plaindre.

En ce moment les prisonniers se taisent, écoutant au dehors la rumeur de voix qui se faisait entendre au dehors.

Des groupes de peuple s'étaient formés autour des murs de Blaise : on y parlait avec agitation. L'éloignement, la hauteur de la prison, tandis qu'ils ne se connaissaient guère pour amis que ce simples amis, enfants du peuple comme eux.

Mais leur puissant protecteur ne voulait pas être connu d'eux, et tout indice recueilli dans leur pensée ne peut leur faire découvrir son nom ni son nom.

Ils étaient encore occupés de cet événement lorsqu'Egiantine vint, à son heure accoutumée, visiter le prisonnier Goubin. On l'introduisit pour quelques minutes dans la cellule des condamnés, mais elle resta près de l'en rée où veillaient un porte clefs et la sentinelle.

Goubin avait exigé qu'Egiantine ne vînt jamais aux audiences. La jeune fille, étrangère à Paris, ne voyant personne, et demeurant chez des gens qu'elle n'osait interroger, ignorait le clôture du procès, et plus encore l'arrêt qui avait été rendu. Elle venait avec son habitude sérieuse de mélancolie que dépérisse.

Les prisonniers, demeurés à leur place tandis que Goubin seul s'approchait d'elle, la contemplaient avec une expression indicible d'admiration et de reconnaissance.

Boriss, dans la France telle qu'il la rêvait, avait aimé l'idéal de la société, de l'humanité idéalisée. Recueil, dans qu'il lui avait cédée pour Gilberte, avait donné vingt ans de vie à la passion exclusive, dévouante, à l'adoration d'un seul être. Poumier avait cherché près de Marthe le bonheur dans la vie intime, dans les biens les plus réels et les plus simples de ce monde.

Tout s'était évanoui pour eux ! L'idéal, la passion, les avait trompés ; le bonheur de la vie positive n'avait duré qu'un jour : il ne leur était resté fidèle que cette jeune fille, cette enfant, à laquelle Goubin autrefois avait à peine pensé.

En ce moment où elle apparaissait dans la prison des condamnés, elle représentait pour eux ce qui reste de bon, de tendre dans l'humanité, l'intérêt qu'inspirait au dehors leur jeunesse, leur malheur, la pitié qui s'attache éternellement aux victimes politiques, la prière qui vient s'agenouiller sur leur tombeau.

Amies près de Goubin sur des bottes de paille jetées à l'entrée du cachot, Eglantine répétait ses injonctions qu'elle voulait épouser pour ne rien gêner son sort :

—Eh bien ! me direz vous toujours *Demeux* ? Goubin frémonna. Il vit que la tenne fille ignorait tout, et répondit d'une voix tremblante :

—Oui.... bientôt nous serons unis d'un lien que rien ne pourra rompre.

—Sans doute, dit Eglantine, le mariage.

—Oui ! le mariage le plus sacré.

—Oui, puisqu'il sera formé dans le malheur.

—Dans deux jours .. murmura le condamné.

—Oh ! pas si tôt, reprit Eglantine en souriant. Il faut obtenir une permission et faire venir nos papiers. Mais n'est dans deux jours que vous exerce le moment de notre mariage. Vous le savez, ajouta t elle de sa voix pure et candide, il y a bien longtemps que je vous ai fait ma demande.

Le prisonnier la regarda avec extase.

—Douce amie d'amour, dit-il, je voudrais me mettre à vos pieds et vous adorer.

—Non, aimez moi, c'est tout ce que je veux.

Elle mit la main sur son cœur.

—Encore, je sens que si je le désire tant, ajouta t-elle, ce n'est pas pour moi ; c'est pour rien plus vous m'aimerez, plus me présence pourra apporter de consolation dans votre capitivité..... Vous savez, le chant du pinson qui vous jusqu'à vous soulagerait vos ennuis.

—En fermant les yeux, je croyais être dans les champs du ciel avec lui.

—Eh bien, alors, ce sera mon cœur et ma voix qui chanteront pour vous. Votre tristesse. Oh ! que je voudrais qu'il en fût ainsi !.... Je vais faire ma robe de noce pour être plus tôt prête !

—Une robe noire, dit machinalement Goubin.

—Noire ! .... quelle idée ! je n'aurais pris une robe noire que pour entrer dans un couvent, et je n'avais plus espéré d'être unie à vous, de partager votre captivité.

—C'est là ce que vous aurez fait, Eglantine ?

—Assurément.

—Et vous aurien pris pour moi ?

—Toute la vie ! .... Mais ne parlons pas de cela. Saurez-vous bientôt le temps de détention que vous aurez à subir, la prison que vous habiterez.

—Oui, dit Goubin d'une voix brisée, et commençait à perdre la force de soutenir cette épreuve.

—Vous le savez, dit Eglantine. Oh ! alors, dites moi où est ce lieu de détention.

—Sans doute non lo a de nous, murmura-t-il, et tout prêt à s'ouvrir sous nos pas.

—Est il moins triste, même sombre que cette prison ?

—Tout ce que je puis vous dire, Eglantine, c'est qu'on n'y souffre pas.

Le jeune sergent avait pâli en prononçant ces mots, et Eglantine n'était levée pour prendre sa main et l'interroger encore. Mais on en tintait la porte clefs, d'un ton qui ne permettait pas d'observation, dit à la jeune fille que le quarter d'heure pas fait le quel elle pouvait convertir le prisonnier était passé.

Eglantine sortit. Les regards des condamnés la suivirent dans le sombre couloir. Cette blonde et douce figure emportait avec elle la dernière gracieuse vision qu'ils devaient avoir de ce monde.

Goubin revint près de ses amis en les regardant d'un air de douceur et de regret, qui semblait leur demander pardon d'être plus heureux qu'eux.

Les jeunes sergents restèrent immobilement la pose recueillie et le silence rempli de grandes et saintes méditations où les avait trouvés le point du jour.

Mais les condamnés n'étaient pas les plus à plaindre dans ces jours de deuil.

[*A continuer*].

Au public.

Bureau du marechal-prevot,

Nlle-Orléans, 11 juillet 1862.

Il ressemblement dans les rues et les places publiques de groupes de citoyens est devenu un danger pour la paix publique. La police de la ville a donc reçu l'ordre de disperser tous rassemblements de plus de trois personnes, et d'arrêter et incarcérer tous ceux qui refuseraient d'obéir immédiatement à la sommation.

JONAS H FRENCH,

Bulle— Marechal-prévôt et chef de la police

Quartier général département du Golfe,

Nlle Orléans, 9 juillet 1862.

Ordre Spécial No 68.

Tout dividende, intérêt, coupon, certificat de stock dû à ou payable par des compagnies incorporées à un citoyen des Etats-Unis, et tout billet, toute ordonnance, toute réclamation ou tout compte d'un semblable citoyen dû par une compagnie incorporée, comme et dessus, ou par toute autre compagnie ou par un simple particulier, dans le ressort de ce département, lorsque surdonné d'où voleurs en vertu d'un ordre, d'une notre ordre ou d'un ordre de séquestre ou, commence d'une manière quelconque des soi disant Etats Confédérés ou de l'Etat de la Louisiane, depuis la fraudulente ordonnance de sécession,—doivent par les présentes être payés et remis à ceux qui en sont les propriétaires légitimes ou à leurs agents dûment nommés.

Par ordre de Major-général. BUTLER,

R. S. DAVIS, capitaine et A. A. A. G.

Quartier général du département du Golfe,

Nouvelle-Orléans, 9 juillet 1862.

Ordre Général No 49.

Tout chef de dépôt tenant dans cette division fera un rapport complet au quartier-général du texte propriété publique qui se sera trouvée entre ses mains le 1er juillet.

Par ordre du major-général, BUTLER,

R. S. DAVIS, Capitaine et A. A. A. G.

Quartier Général du Commandant Militaire de la Nlle-Orléans.

ORDRES GENERAUX No 172.

Il temps pendant lequel ceux qui ont été au service militaire des Etats Confédérés pourront demeurer hors prisons, s'étendra jusqu'au 10 de ce mois, au quartier général, où il sera donné jusqu'au 10 de ce mois.

Après cette date, les prescriptions de l'ordre seront strictement exécutées.

Par ordre du Major-général G. F. SHEPLEY,

Commandant Militaire de la Nlle-Orléans.

R. HALEY, A. A. A. G.

Quartier-Général du Département du Golfe.

Nlle Orléans, 19 juillet 1862.

ORDRE SPECIAL No 179.

JOHN H. LAGIE étant de son propre aveu, un vagabond, sans moyens apparents d'existence et dont la seule industrie est de jouer sur des cartes, est ordonné à prison de quatre jours jusqu'à nouvel ordre.

Anna Lacroix, femme, ayant été vue dans les rues par but d'exciter à l'émeute, est condamnée, dans le résultat un brin de paix et à rain en danger la vie d'un soldat des Etats Unis, est envoyée à l'Ile-aux-Vaisseaux jusqu'à nouvel ordre. Elle sera tenue boulet et attelée des autres femmes qui y sont déjà.

Par ordre du major général,

E. D. DAVIS,

Capitaine et A. A. A. G. 19juillet

AVIS.

Quartier Général du Commandant Militaire de la Nlle Orléans.

Hôtel de Ville, 11 juillet 1862

Il est ordonné que tout les noms de ceux qui ont rentrés qui n'ont pas été à la commission d'allégeance Etats-Unis ou renouvelé leurs serments, seront mis.

Par ordre du Gén. GEO. F. SHEPLEY,

G. WAYNE, Lieut. des Ing. des E. U.

et Gen Milit. Assistant.

Quartier Général du département du Golfe.

Nlle-Orléans, 8 juillet 1862.

ORDRES SPECIAL No 173.

L'AUTORISATION accordée à ceux reçus du département de la guerre pour recruter et organiser plusieurs régiments de volontaires, destinés à servir dans l'armée des Etats-Unis en Louisiane.

Le Lieutenant G. Wayne, du corps des ingénieurs et détaché commandant militaire, est chargé de la surveillance du recrutement, de l'enrôlement, de la fourniture des vêtements, de l'organisation et de la discipline des dits régiments et il est autorisé, dans ce but, à prendre toutes dispositions et tels arrangements qu'il jugera nécessaires.

Par ordre du major-général BUTLER,

R. F. DAVIS,

Nlle Capitaine et A. A. A. G.

Quartier Général du Commandant Militaire.

Nlle Orléans, 9 juillet 1862.

ORDRES SPECIAUX No. 114.

CONFORMEMENT aux ordres généraux No 172, émanant du quartier-général du département, les détenus et les arrangements qui suivent sont ces arrêtés ; savoir :

Les canonnes des Etats-Unis, au-dessous de la ville, seront le dépôt de la quarter de la Rivre qui doit être organisée.

Le major Holcomb de 9e des volontaires de Connecticut est par la présente nommé commandant du dépôt.

Ce qui concerne de 19e de Maine, de 19e de Connecticut, de 2 6 Massachusetts et de 6e de Vermont sont déjà arrêtés ; ceux-ci sont instructeurs et adressent leurs rapports au major Holcomb.

Une garde d'une compagnie du 19e Connecticut sera établie pour le dépôt et se rapportera au major Holcomb.

R. W. O. Fisk, du département du quartier-maître, est par la présente nommé caporal-quartier-maître fonctionnant et comptoirs au dépôt. Il adressera ses rapports au major Holcomb.

Un chirurgien sera désigné par le directeur médical pour se rapporter au major Holcomb. Ses ordres seront ceux ordinaires il examinera les qualités physiques du chaque recruta, et en sera il enverra directement les rôles plus de l'armée.

Les personnes, ayant les qualités requises, et qui désirent lever des compagnies, peuvent en obtenir l'autorisation en s'adressant à un quartier général de 1 à 3 heures M. M.

Par ordre du G. WEITZELL,

Lieut.-des Ing. des E.-U. et Com. Mil. Assistant.

EDWIN HAMLET A. A. A. G. 9juil—3f

Guêtes et pase de gayare

EN bottes de 3 livres, 1 livre 1/2 et 1/4, à vendre par R. FIAGGIO, 12 juil 1 rue Lesseps et Royale

Moutarde.

UN assortiment complet de moutarde de toute grandeur, en tête au gré des acheteurs, en gros et au détail à vendre par J. M. CABALLERO, No 6, rue Vieille-Levée, entre Bienville et Bienville. 4 juin

SAVON, verdine, plumb et chaux à vendre par S. F. BART & Co. juin— Rue Tchoupitoulas, Nos 77 et 79.

Bureau de la Compagnie d'Assurance Hope de la Nouvelle-Orléans.

AVIS est par le présent donné, conformément à l'article quatre de la charte de cette compagnie, que l'élection annuelle de neuf directeurs pour l'année ensuivante, à partir du quatrième lundi de ce mois, aura lieu au bureau de la compagnie, au coin de la rue du Canal et Passage de la Poste, le lundi 14 du courant, de 10 heures A. M. à 3 heures P. M.

Nouvelle-Orléans, le 2 juillet 1862.

LOUIS BARNETT, 9juil—10f Secrétaire.

Bureau de la Compagnie d'Assurance de l'Union.

Nlle Orléans, 4 juillet 1862.

AVIS est donné que conformément à l'article quatre de la constitution de cette Compagnie, l'élection annuelle de quinze directeurs, pour l'année, à partir d'aujourd'hui, aura lieu au bureau de la Compagnie, à l'ouverture des rues Camp et St. Charles, LUNDI, 14 courant, de 10 heures A. M. à 3 heures P. M.

J. D. CRAWFORD, secrétaire

Bureau de la Compagnie d'Assurance de Mer

Nlle-Orléans, 6 juillet 1862.

AVIS est donné que l'élection annuelle de douze d'entre, devant servir à commencer de trois le lundi de mois d'août prochain, aura lieu au bureau de la compagnie No 14, rue Carondelet, le lundi 21 courant de 10 heures A. M. à 2 P. M.

J. D. DELAUME, 4 juillet—21 Secrétaire pro tem.

Bureau de Commissaire du Premier District de desobéissement.

Hôtel de Ville, No 20, Nlle Orléans, 12 mai 1862.

TOUS les propriétés situés dans le Premier District de desobéissement qui ont bornés par le Mississippi, le Lac Pontchartrain derrière, le Bayou St Jean, le Canal Carondelet et la rue St Charles, seront prévenus que le gouvernement de l'assurance pour le droit de desobéissement fédéral ne se rapportera en aucune manière à eux. Les comptes qui ne seront pas payés le 12 juillet prochain seront sujets aux procédures légales.

N. P. BALLY, Président.

AU PUBLIC.

LE public est avertit que la ville n'est plus responsable des dettes faites dans par

G. M. BLOUNT,

ABA HOLT

MCDONNELL & McGRAW.

ADAM WASMER.

ADAM GIFFEN,

Nlle 7 décembre 1861 9f

EN débarquement—200 cuisses huile d'olives nouvelle, à vendre par HENRY VALETON & Co.

12 juil— 2f, 20 et 21, rue Bienville

DEMI FOIS — de cuisses petits pois de Brunel, grandes et dem